

NOTRE MARÉCHAL

« La terre, la mer et le ciel
d'Algérie ont été le fond de
mon royaume enchanté. »

A. Juin

« L'Empire l'aurait fait
Prince du Garigliano. »

Général de Monsabert

Alphonse Juin, Juin l'Africain, n'est plus. Le Ciel de Paris compte sept étoiles de moins. La France a perdu son dernier Maréchal; nous, d'Afrique, et nous, anciens du C.E.F.I., avons perdu notre chef, celui que seuls nous avions le droit, affectueusement octroyé à ses anciens soldats, d'appeler encore « Mon Général ». C'était sa façon à lui, sa façon simple et directe de remercier ceux qu'il avait conduits à la victoire, ceux auxquels il savait pouvoir, toujours, TOUT demander sans crainte d'être jamais déçu :

« Quoique l'avenir me réserve, mon plus beau titre sera de rester pour vous Celui que vous voulez continuer d'appeler « Mon Général » (Paris, 11 mai 1952)...

ceci dit sur le ton maladroitement bourru sous lequel se dissimulait — très mal — son émotion.

Oui ! « le Patron » était nôtre, à plus d'un titre; je ne crois pas que, s'agissant de lui, le mot « patron » ait jamais été employé avec plus d'affection jalouse pour autant respectueuse qu'elle put être. Si la grandeur d'un homme se mesure à sa simplicité, cette simplicité même, cette extrême modestie, caractéristique du Maréchal, ne facilite pas la tâche d'un biographe occasionnel ! Prestigieux, brillant, attachant, admirablement humain et autres épithètes... que les mots sont faibles et décevants, combien grande est leur insuffisance ! Peut-être suffit-il de résumer sa louange en une seule phrase, un seul fait : du plus humble tirailleur aux généraux les plus étoilés, TOUS l'admiraient, et, plus encore, l'aimaient.

Le Corps Expéditionnaire Français en Italie, bien sûr, c'était des divisions, des régiments, des services, des cadres, des hommes; mais il n'avait qu'une âme : JUIN. Pour nous, il fut, avant tout, l'instigateur de la plus belle de nos Campagnes. Il fut le ciment qui fit de ses hommes un bloc unique, indissociable. Il fut l'incomparable chef qui fit de troupes disparates une Armée au sein de laquelle, sous son impulsion, naquit et demeura la plus exaltante, la plus extraordinaire, la plus émouvante fraternité d'Armes qu'armée ait jamais connue, fraternité que nous avions presque ignorée jusque-là, que nous ne retrouvâmes point par la suite. Et, lorsqu'il nous quitta, une première fois, devant Florence, nous savions déjà que rien, jamais, ne serait plus pareil et qu'avec le Chef nous quittait le plus précieux des Guides, l'irremplaçable AMI. Eteints les fastes de la Ville Eternelle, éteints les fastes de Sienne-la-sévère, éteinte la campagne d'Italie; le cœur du C.E.F. restait à Venafrò, Naples, Rome, dans les grands champs sacrés où reposaient nos frères, à l'ombre de la chapelle ou du minaret !

Débarquement en Provence, Campagne de France, Campagne d'Allemagne, retour au foyer et à la vie civile; les années passent... elles pourront s'accumuler et peser de plus en plus lourd sur les épaules des survivants de l'Épopée; l'Épopée restera présente pour le Chef et ses hommes... et IL nous l'avait prédit : « Vous resterez marqués du signe victorieux du C.E.F., cette magnifique entité française dont toute ma fierté sera d'avoir été l'animateur et le chef. »

Le rayonnement du Général au légendaire béret noir et de son armée eut tôt fait de s'étendre et d'atteindre les alliés, sceptiques, comme l'adversaire frappé d'étonnement. L'Armée JUIN s'accroche si bien au « crâneau » qu'on avait bien voulu, assez dédaigneusement, lui concéder, que c'est de ce crâneau qu'ailes

largement déployées s'élança la Victoire alliée... et voici quelques jugements autorisés portés sur cette Armée et sur son Chef :

— d'elle, le Maréchal a dit, évoquant son « âme ardente », qu'elle était devenue un incomparable instrument de guerre avec lequel un chef pouvait tout entreprendre et vraiment tout oser.

— d'elle et de lui, inséparables, voici, en quelques extraits, ce qu'écrivent de grands soldats :

« Je vous apporte personnellement mes plus profonds remerciements et vous exprime mon admiration sans borne pour la maîtrise avec laquelle vous avez conduit vos troupes et mené vos batailles...

... A la bravoure de vos officiers et soldats, j'apporte ma plus chaude admiration et ma profonde reconnaissance...

... La France peut à juste titre être fière de la bravoure de ses enfants du Corps Expéditionnaire Français... »

(Maréchal Alexander.)

« Il m'est extrêmement difficile de trouver les paroles que je voudrais afin d'exprimer mes sentiments de tristesse et de grande perte personnelle à la pensée du départ du C.E.F. et de son très grand Chef. Je perds non seulement l'appui infiniment précieux de quatre des plus belles divisions ayant jamais combattu, mais également les avis judicieux et les conseils éclairés d'un ami, aussi sincère que bon...

... Les soldats de France ont toujours accompli tout ce qui était possible, et parfois même, l'impossible... »

(Mark W. Clark - Commandant la 5^{me} Armée Américaine.)

« Nous sommes remplis de la plus grande admiration non seulement pour l'élan des troupes françaises et l'éclatante réussite de leur manœuvre, mais encore pour l'habileté, la sagesse et l'énergie avec laquelle cette manœuvre a été conduite...

... Comme Cassino est pour nous le chemin de Varsovie, pour les Français aussi le chemin de Paris passe par les Monts Aurunci et par Rome... »

(Général Wladyslaw Anders - Ct en chef du Corps Polonais.)

« C'est Juin qui, en s'emparant du Mont Majo et en faisant irruption dans la vallée du Liri, a réduit en miettes la Porte de Rome...

... Si parmi les nombreuses troupes alliées, dans cette armée composée d'Américains, de Britanniques et de Français, d'Indiens, de Néo-Zélandais et de Polonais, de Canadiens et de Sud-Africains, on devait faire ressortir particulièrement quelques unités, en tête viendrait de droit le Corps Expéditionnaire Français. »

(Colonel Böhmeler Rudolf - Commandant des Chasseurs Parachutistes de la division Heidrich à Cassino.)

Cet ancien et valeureux adversaire, lors de l'émouvante réunion internationale, à Cassino, des anciens combattants d'Italie, devait offrir au Maréchal en signe d'admiration et de respectueuse sympathie, son propre insigne de parachutiste !

J'ai eu bien souvent, depuis, l'honneur et la joie chaque fois renouvelée de revoir le Maréchal, au Maroc, en Algérie, en Tunisie; la Maréchale et lui m'ont souvent reçu, invité à leur table avec cette gentillesse sans apprêt en laquelle réside la véritable élégance... libres et amicales conversations, histoires gauloises qu'il aimait bien entendre et savait mieux encore raconter, bridges, sa distraction préférée et qu'il pratiquait avec son tempérament de

NOTRE MARÉCHAL

(suite de la page précédente)

guerrier, mesurant les risques mais sachant les prendre « si ça valait le coup ».

Son humour, très personnel, était proverbial : un jour, sortant de son bureau des Invalides, il passe devant le gendarme de garde, qui totalement distrait, reste assis et regarde passer avec une suprême indifférence le Maréchal de France... et Juin de lui dire « Dites-moi, mon ami, à partir de quel grade saluez-vous ? » Sa modestie était telle que, parfois, elle en arrivait à constituer un obstacle pour les dirigeants des Anciens du C.E.F. Mes camarades et moi nous sommes battus durant de nombreuses années contre les gouvernements successifs de 1946 à 1953, pour obtenir la création d'une médaille commémorative d'Italie dans laquelle nous voyions le témoignage, ô combien modeste, de la reconnaissance de la Patrie. Loin de nous aider de son influence, le Maréchal Juin freina nos initiatives et il m'est arrivé de me heurter avec lui à ce sujet... ce n'était pourtant pas grand chose que ce ruban ! Un « ordre des compagnons d'Italie » nous eut paru parfaitement justifié... Il n'en reste pas moins que sur une de ses dernières photographies officielles, bousculant l'ordre des préséances, Juin a disposé sa commémorative à la place d'honneur, immédiatement après la médaille militaire et avant ses croix de guerre.

Mais les années passaient, irrémédiablement. Les « heures étoilées » de la campagne d'Italie s'étaient estompées; bientôt pour nous, Pieds-Noirs, les jours heureux sombrèrent dans la tempête gratuitement et sciemment soulevée par le trop fameux « vent de l'Histoire ». De Français que nous pensions être, de par le sang reçu, de par le sang versé, nous devîmes « Européens d'Algérie »...

Comme beaucoup, plus encore peut-être, Juin connut le doute, le déchirement, la colère, l'angoisse.

Certains — j'en étais — reprochèrent au Maréchal, de ne pas avoir alors jeté dans la balance le poids total de son épée; certains — et j'en suis — le lui reprochent encore. Et c'est précisément parce que je fus et suis de ceux-là, comme de ceux-ci, que je veux débrider l'abcès; peut-être aussi parce que j'ai quelques raisons de penser que je suis un peu mieux renseigné que la plupart.

La tâche est délicate !

Je crois que, lors de sa réception à l'Académie Française, se présentant lui-même à ses pairs, le Maréchal, parlant d'une époque passée, expliquait déjà en partie son attitude à venir :

« Dressé à la discipline et alors que les temps se troublaient au point que, selon le mot de BONALD, il devenait plus difficile de connaître son devoir que de le suivre, il n'eût pas, lui, à s'interroger sur le sien, non plus qu'à porter jugement sur celui que d'autres crurent devoir se tracer. »

Dans son éloge funèbre, M. le Ministre des Armées n'a eu aucune peine à évoquer « cette obéissance dont il ne sortira jamais ». Le vainqueur d'Italie n'avait-il pas dit (1954) :

« Je mets moins que jamais en question le réflexe d'obéissance que l'ancienne armée m'avait inculquée »...

Oui, l'ancienne armée, celle que Papa, des lampes à huile et de la marine à voiles... celle aussi de Verdun, du Mort-Homme et du Chemin des Dames !

Mais qui, moi inclus, s'est demandé quels problèmes dramatiques ont été posés au Pied-Noir Alphonse Juin ? Qui, parmi les « excités » auxquels je m'enorgueillis d'appartenir, peut se permettre de juger le plus grand chef que nous ayons connu ?... Et qui, mes frères d'Algérie, pouvait savoir ce que, moi, je savais, directement (et toujours modestement) par lui-même : qu'il avait

sauvé Alger de l'inexpiable sanction par des armées françaises... Oui, j'ai de lui une lettre manuscrite qu'il m'écrivit en réponse au télégramme S.O.S. que je lui adressai d'Oran au lendemain de la sanglante première journée des barricades (...hélas ! nous avons connu depuis tellement de journées plus sanglantes !...) de cette lettre, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais parlé; le Maréchal mort, je ne me reconnais pas encore le droit de la citer in-extenso — j'en tire — modifiés quant à la teneur littérale, ces passages : « Mon cher Laborde...

« J'ai fait ce que j'ai pu à ce sujet auprès de...

« Je pense que mon intervention a eu pour conséquence de faire différer la répression déjà décidée sur Alger, à la suite des pénibles événements du dimanche 24. J'ai (dit) que ce mouvement résultait de maladresses commises... et qu'il importait dans ces conditions d'éviter de faire couler le sang et de donner un apaisement à des Français réduits au désespoir et pour ainsi dire provoqués. »

... suivent un certain nombre de lignes, très importantes, que je ne puis aujourd'hui reproduire... et la conclusion :

« Inutile de vous dire que je viens d'éprouver en moi-même un douloureux déchirement — d'autant que je suis un maréchal sans armure !

« ... Fraternellement et fidèlement. A. Juin. »

Croyez-moi, vous d'Algérie, du Maroc ou de Tunisie : dans le secret de sa haute conscience de « soldat d'abord », Juin a payé cher son respect de la discipline... bien plus cher qu'on ne lui a matériellement fait payer ces « incartades » officielles.

La Presse aux ordres, illustrée ou non, a lourdement insisté sur l'amitié du Maréchal et du Pouvoir... Peut-on néanmoins rappeler ici, sans polémique, que le vainqueur du Garigliano, refusant, discipline toujours, de rejoindre Salan en Algérie, lui avait écrit « Dieu vous aide et vous protège », moyennant quoi il avait été sanctionné par un « décret secret » :

« Article premier, le Conseil des Ministres entendu, le Maréchal de France Alphonse Juin est mis à la retraite d'office à compter du 1^{er} juillet 1962.

« Article deux : le présent décret ne sera pas publié au Journal Officiel...

Vous avez bien lu : « le présent décret ne sera pas publié au J.O. » et les quelques avantages dont il bénéficiait ont été supprimés au plus haut dignitaire de l'Armée Française pour « indiscipline et non respect de l'Etat ».

(Référence Paris-Match 14-7-62, signataire : Raymond Tournoux.)

Alphonse Juin, Juin l'Africain n'est plus ! Les cloches de Notre-Dame se sont tuées, et s'est dispersé le cortège funèbre. Avec Juin, à Sousse, dans une chapelle de torchis peinte à la chaux, j'avais entendu l'interminable appel des morts du 4^e Régiment de Tirailleurs Tunisiens; avec lui, j'avais frissonné à la Sonnerie « Aux Champs » qu'exécutait, à l'élévation, un clairon de la Légion Etrangère.

En ce premier février 1967, j'ai entendu retransmis, l'écho de cette poignante sonnerie... je dis bien « retransmis » : ce jour-là, ce jour où la France unanime se devait d'honorer d'un solennel adieu le dernier Maréchal de France, ce jour-là, les organismes syndicaux maintenaient, et le gouvernement tolérait, une grève ! J'ai donc vu, en retransmission, les obsèques d'Alphonse Juin, bônois, fils de gendarme, vainqueur d'Italie, Maréchal de France. J'ai vu ceux qui ont eu le douloureux honneur de tenir les cordons du Poêle, et parmi eux, le Général Carpentier, fidèle à son chef, jusqu'au bout, et mon ami Pied-Noir, le Général Bonhoure; j'ai vu — et remercié — le Maréchal Alexander; j'ai vu que le Général Clark était là aussi, et le Colonel parachu-

NOTRE MARÉCHAL

« La terre, la mer et le ciel
d'Algérie ont été le fond de
mon royaume enchanté. »

A. Juin

« L'Empire l'aurait fait
Prince du Garigliano. »

Général de Monsabert

Alphonse Juin, Juin l'Africain, n'est plus. Le Ciel de Paris compte sept étoiles de moins. La France a perdu son dernier Maréchal; nous, d'Afrique, et nous, anciens du C.E.F.I., avons perdu notre chef, celui que seuls nous avions le droit, affectueusement octroyé à ses anciens soldats, d'appeler encore « Mon Général ». C'était sa façon à lui, sa façon simple et directe de remercier ceux qu'il avait conduits à la victoire, ceux auxquels il savait pouvoir, toujours, TOUT demander sans crainte d'être jamais déçu :

« Quoique l'avenir me réserve, mon plus beau titre sera de rester pour vous Celui que vous voulez continuer d'appeler « Mon Général » (Paris, 11 mai 1952)...

ceci dit sur le ton maladroitement bourru sous lequel se dissimulait — très mal — son émotion.

Oui ! « le Patron » était nôtre, à plus d'un titre; je ne crois pas que, s'agissant de lui, le mot « patron » ait jamais été employé avec plus d'affection jalouse pour autant respectueuse qu'elle put être. Si la grandeur d'un homme se mesure à sa simplicité, cette simplicité même, cette extrême modestie, caractéristique du Maréchal, ne facilite pas la tâche d'un biographe occasionnel ! Prestigieux, brillant, attachant, admirablement humain et autres épithètes... que les mots sont faibles et décevants, combien grande est leur insuffisance ! Peut-être suffit-il de résumer sa louange en une seule phrase, un seul fait : du plus humble tirailleur aux généraux les plus étoilés, TOUS l'admiraient, et, plus encore, l'aimaient.

Le Corps Expéditionnaire Français en Italie, bien sûr, c'était des divisions, des régiments, des services, des cadres, des hommes; mais il n'avait qu'une âme : JUIN. Pour nous, il fut, avant tout, l'instigateur de la plus belle de nos Campagnes. Il fut le ciment qui fit de ses hommes un bloc unique, indissociable. Il fut l'incomparable chef qui fit de troupes disparates une Armée au sein de laquelle, sous son impulsion, naquit et demeura la plus exaltante, la plus extraordinaire, la plus émouvante fraternité d'Armes qu'une armée ait jamais connue, fraternité que nous avions presque ignorée jusque-là, que nous ne retrouvâmes point par la suite. Et, lorsqu'il nous quitta, une première fois, devant Florence, nous savions déjà que rien, jamais, ne serait plus pareil et qu'avec le Chef nous quittait le plus précieux des Guides, l'irremplaçable AMI. Éteints les fastes de la Ville Eternelle, éteints les fastes de Sienna-la-sévère, éteinte la campagne d'Italie; le cœur du C.E.F. restait à Venafro, Naples, Rome, dans les grands champs sacrés où reposaient nos frères, à l'ombre de la chapelle ou du minaret !

Débarquement en Provence, Campagne de France, Campagne d'Allemagne, retour au foyer et à la vie civile; les années passent... elles pourront s'accumuler et peser de plus en plus lourd sur les épaules des survivants de l'Épopée; l'Épopée restera présente pour le Chef et ses hommes... et IL nous l'avait prédit : « Vous resterez marqués du signe victorieux du C.E.F., cette magnifique entité française dont toute ma fierté sera d'avoir été l'animateur et le chef. »

Le rayonnement du Général au légendaire béret noir et de son armée eut tôt fait de s'étendre et d'atteindre les alliés, sceptiques, comme l'adversaire frappé d'étonnement. L'Armée JUIN s'accroche si bien au « crâneau » qu'on avait bien voulu, assez dédaigneusement, lui concéder, que c'est de ce crâneau qu'ailes

largement déployées s'élança la Victoire alliée... et voici quelques jugements autorisés portés sur cette Armée et sur son Chef :

— d'elle, le Maréchal a dit, évoquant son « âme ardente », qu'elle était devenue un incomparable instrument de guerre avec lequel un chef pouvait tout entreprendre et vraiment tout oser.

— d'elle et de lui, inséparables, voici, en quelques extraits, ce qu'écrivent de grands soldats :

« Je vous apporte personnellement mes plus profonds remerciements et vous exprime mon admiration sans borne pour la maîtrise avec laquelle vous avez conduit vos troupes et mené vos batailles...

... A la bravoure de vos officiers et soldats, j'apporte ma plus chaude admiration et ma profonde reconnaissance...

... La France peut à juste titre être fière de la bravoure de ses enfants du Corps Expéditionnaire Français... »

(Maréchal Alexander.)

« Il m'est extrêmement difficile de trouver les paroles que je voudrais afin d'exprimer mes sentiments de tristesse et de grande perte personnelle à la pensée du départ du C.E.F. et de son très grand Chef. Je perds non seulement l'appui infiniment précieux de quatre des plus belles divisions ayant jamais combattu, mais également les avis judicieux et les conseils éclairés d'un ami, aussi sincère que bon...

... Les soldats de France ont toujours accompli tout ce qui était possible, et parfois même, l'impossible... »

(Mark W. Clark - Commandant la 5^{me} Armée Américaine.)

« Nous sommes remplis de la plus grande admiration non seulement pour l'élan des troupes françaises et l'éclatante réussite de leur manœuvre, mais encore pour l'habileté, la sagesse et l'énergie avec laquelle cette manœuvre a été conduite...

... Comme Cassino est pour nous le chemin de Varsovie, pour les Français aussi le chemin de Paris passe par les Monts Aurunci et par Rome... »

(Général Wladyslaw Anders - Ct en chef du Corps Polonais.)

« C'est Juin qui, en s'emparant du Mont Majo et en faisant irruption dans la vallée du Liri, a réduit en miettes la Porte de Rome...

... Si parmi les nombreuses troupes alliées, dans cette armée composée d'Américains, de Britanniques et de Français, d'Indiens, de Néo-Zélandais et de Polonais, de Canadiens et de Sud-Africains, on devait faire ressortir particulièrement quelques unités, en tête viendrait de droit le Corps Expéditionnaire Français. »

(Colonel Böhmeler Rudolf - Commandant des Chasseurs Parachutistes de la division Heidrich à Cassino.)

Cet ancien et valeureux adversaire, lors de l'émouvante réunion internationale, à Cassino, des anciens combattants d'Italie, devait offrir au Maréchal en signe d'admiration et de respectueuse sympathie, son propre insigne de parachutiste !

J'ai eu bien souvent, depuis, l'honneur et la joie chaque fois renouvelée de revoir le Maréchal, au Maroc, en Algérie, en Tunisie; la Maréchale et lui m'ont souvent reçu, invité à leur table avec cette gentillesse sans apprêt en laquelle réside la véritable élégance... libres et amicales conversations, histoires gauloises qu'il aimait bien entendre et savait mieux encore raconter, bridges, sa distraction préférée et qu'il pratiquait avec son tempérament de

NOTRE MARÉCHAL

(suite de la page précédente)

guerrier, mesurant les risques mais sachant les prendre « si ça valait le coup ».

Son humour, très personnel, était proverbial : un jour, sortant de son bureau des Invalides, il passe devant le gendarme de garde, qui totalement distrait, reste assis et regarde passer avec une suprême indifférence le Maréchal de France... et Juin de lui dire « Dites-moi, mon ami, à partir de quel grade saluez-vous ? » Sa modestie était telle que, parfois, elle en arrivait à constituer un obstacle pour les dirigeants des Anciens du C.E.F. Mes camarades et moi nous sommes battus durant de nombreuses années contre les gouvernements successifs de 1946 à 1953, pour obtenir la création d'une médaille commémorative d'Italie dans laquelle nous voyions le témoignage, ô combien modeste, de la reconnaissance de la Patrie. Loin de nous aider de son influence, le Maréchal Juin freina nos initiatives et il m'est arrivé de me heurter avec lui à ce sujet... ce n'était pourtant pas grand chose que ce ruban ! Un « ordre des compagnons d'Italie » nous eut paru parfaitement justifié... Il n'en reste pas moins que sur une de ses dernières photographies officielles, bousculant l'ordre des préséances, Juin a disposé sa commémorative à la place d'honneur, immédiatement après la médaille militaire et avant ses croix de guerre.

Mais les années passaient, irrémédiablement. Les « heures étoilées » de la campagne d'Italie s'étaient estompées; bientôt pour nous, Pieds-Noirs, les jours heureux sombrèrent dans la tempête gratuitement et sciemment soulevée par le trop fameux « vent de l'Histoire ». De Français que nous pensions être, de par le sang reçu, de par le sang versé, nous devînmes « Européens d'Algérie »...

Comme beaucoup, plus encore peut-être, Juin connut le doute, le déchirement, la colère, l'angoisse.

Certains — j'en étais — reprochèrent au Maréchal, de ne pas avoir alors jeté dans la balance le poids total de son épée; certains — et j'en suis — le lui reprochent encore. Et c'est précisément parce que je fus et suis de ceux-là, comme de ceux-ci, que je veux débrider l'abcès; peut-être aussi parce que j'ai quelques raisons de penser que je suis un peu mieux renseigné que la plupart.

La tâche est délicate !

Je crois que, lors de sa réception à l'Académie Française, se présentant lui-même à ses pairs, le Maréchal, parlant d'une époque passée, expliquait déjà en partie son attitude à venir :

« Dressé à la discipline et alors que les temps se troublaient au point que, selon le mot de BONALD, il devenait plus difficile de connaître son devoir que de le suivre, il n'eût pas, lui, à s'interroger sur le sien, non plus qu'à porter jugement sur celui que d'autres crurent devoir se tracer. »

Dans son éloge funèbre, M. le Ministre des Armées n'a eu aucune peine à évoquer « cette obéissance dont il ne sortira jamais ». Le vainqueur d'Italie n'avait-il pas dit (1954) :

« Je mets moins que jamais en question le réflexe d'obéissance que l'ancienne armée m'avait inculquée »...

Oui, l'ancienne armée, celle que Papa, des lampes à huile et de la marine à voiles... celle aussi de Verdun, du Mort-Homme et du Chemin des Dames !

Mais qui, moi inclus, s'est demandé quels problèmes dramatiques ont été posés au Pied-Noir Alphonse Juin ? Qui, parmi les « excités » auxquels je m'enorgueillis d'appartenir, peut se permettre de juger le plus grand chef que nous ayons connu ?... Et qui, mes frères d'Algérie, pouvait savoir ce que, moi, je savais, directement (et toujours modestement) par lui-même : qu'il avait

sauvé Alger de l'inevitable sanction par des armées françaises... Oui, j'ai de lui une lettre manuscrite qu'il m'écrivit en réponse au télégramme S.O.S. que je lui adressai d'Oran au lendemain de la sanglante première journée des barricades (...hélas ! nous avons connu depuis tellement de journées plus sanglantes !) de cette lettre, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais parlé; le Maréchal mort, je ne me reconnais pas encore le droit de la citer in-extenso — j'en tire — modifiés quant à la teneur littérale, ces passages : « Mon cher Laborde...

« J'ai fait ce que j'ai pu à ce sujet auprès de...

« Je pense que mon intervention a eu pour conséquence de faire différer la répression déjà décidée sur Alger, à la suite des pénibles événements du dimanche 24. J'ai (dit) que ce mouvement résultait de maladresses commises... et qu'il importait dans ces conditions d'éviter de faire couler le sang et de donner un apaisement à des Français réduits au désespoir et pour ainsi dire provoqués. »

... suivent un certain nombre de lignes, très importantes, que je ne puis aujourd'hui reproduire... et la conclusion :

« Inutile de vous dire que je viens d'éprouver en moi-même un douloureux déchirement — d'autant que je suis un maréchal sans armure !

« ... Fraternellement et fidèlement. A. Juin. »

Croyez-moi, vous d'Algérie, du Maroc ou de Tunisie : dans le secret de sa haute conscience de « soldat d'abord », Juin a payé cher son respect de la discipline... bien plus cher qu'on ne lui a matériellement fait payer ces « incartades » officielles.

La Presse aux ordres, illustré ou non, a lourdement insisté sur l'amitié du Maréchal et du Pouvoir... Peut-on néanmoins rappeler ici, sans polémique, que le vainqueur du Garigliano, refusant, discipliné toujours, de rejoindre Salan en Algérie, lui avait écrit « Dieu vous aide et vous protège », moyennant quoi il avait été sanctionné par un « décret secret » :

« Article premier, le Conseil des Ministres entendu, le Maréchal de France Alphonse Juin est mis à la retraite d'office à compter du 1^{er} juillet 1962.

« Article deux : le présent décret ne sera pas publié au Journal Officiel...

Vous avez bien lu : « le présent décret ne sera pas publié au J.O. » et les quelques avantages dont il bénéficiait ont été supprimés au plus haut dignitaire de l'Armée Française pour « indiscipline et non respect de l'Etat ».

(Référence Paris-Match 14-7-62, signataire : Raymond Tournoux.)

Alphonse Juin, Juin l'Africain n'est plus ! Les cloches de Notre-Dame se sont tues, et s'est dispersé le cortège funèbre. Avec Juin, à Sousse, dans une chapelle de torchis peinte à la chaux, j'avais entendu l'interminable appel des morts du 4^e Régiment de Tirailleurs Tunisiens; avec lui, j'avais frissonné à la Sonnerie « Aux Champs » qu'exécutait, à l'élévation, un clairon de la Légion Etrangère.

En ce premier février 1967, j'ai entendu retransmis, l'écho de cette poignante sonnerie... je dis bien « retransmis » : ce jour-là, ce jour où la France unanime se devait d'honorer d'un solennel adieu le dernier Maréchal de France, ce jour-là, les organismes syndicaux maintenaient, et le gouvernement tolérait, une grève ! J'ai donc vu, en retransmission, les obsèques d'Alphonse Juin, bônois, fils de gendarme, vainqueur d'Italie, Maréchal de France. J'ai vu ceux qui ont eu le douloureux honneur de tenir les cordons du Poêle, et parmi eux, le Général Carpentier, fidèle à son chef, jusqu'au bout, et mon ami Pied-Noir, le Général Bonhoure; j'ai vu — et remercié — le Maréchal Alexander; j'ai su que le Général Clark était là aussi, et le Colonel parachu-

NOTRE MARÉCHAL

(suite de la page précédente)

tiste allemand Rudolf Böhmler... et tant d'autres, tant d'autres, fidèles du Maréchal, parmi

« ceux qui ont ramassé le flambeau tombé dans les Ténèbres et l'ont remis dans les mains de la France » (Général Chambe).

Je n'ai pas vu ceux qui ne pouvaient y être, retenus derrière les barreaux des Prisons de France.

Mais l'athée repentant que je suis a cru voir, a vu, un autre cortège doublant silencieusement le premier, tout au long de la dernière marche.

On était au 1^{er} février 1967; le 1^{er} février 1944, le quatrième R.T.T. (la poignée d'hommes survivants) occupait le Belvédère; ce régiment martyr était sous les ordres du Général de Monsabert; de ses cadres, de ses soldats, Monsabert a écrit :

« Pour moi, je n'aurai jamais assez de gratitude pour les héros du Belvédère, qui, aux heures décisives, m'ont soulevé de toute l'ardeur de leur offrande. »

Eh bien ! Monsieur le Maréchal, en cet anniversaire doublement funèbre... ils étaient là ! venus au-devant de leur chef qui partait les rejoindre, ils étaient là, le Colonel Roux, le Capitaine Tixier, le Capitaine Carré, là, le lieutenant Jordy, le lieutenant El Hadi, là, le sous-lieutenant Bouakkaz, arrivé le premier comme promis, sur la côte 862, mais mort et porté par ses hommes sous un feu d'enfer; il était là, le petit tirailleur Martini, là le tirailleur Gacem ben Mohammed qui, deux cuisses arrachées, au seuil de la mort, sut offrir à son chef blessé, le Commandant Gandoët, son paquet de pansement individuel.

Oui, Monsieur le Maréchal, ils étaient là avec tous ceux — trop nombreux — que j'oublie et auxquels je demande — très humblement — pardon, les Dupont, les Hernandez, les Koeltz, et avec ceux de la Mainarde et du Pantano et du Faito et de tant d'autres pitons arrosés du sang des vôtres, des nôtres. Ils étaient là, fidèles au dernier rendez-vous... vous les avez vus... et vous les avez entendus, Monsieur le Maréchal... oui, je suis sûr que, couvrant les cuivres et les tambours voilés de crêpe, vous les avez entendu chanter ensemble l'hymne que vous vouliez entendre : « c'est nous les Africains »...

Monsieur le Maréchal, votre sépulture est digne de vous et digne de nous; puissent les Français, enfin mieux renseignés sur votre gloire, qui, elle aussi, est nôtre, descendre toujours plus nombreux dans la crypte des héros saluer, après Maurice Gênevoix, « le Maréchal de France qui leur a rendu la fierté ».

La France ne mesure peut-être pas encore la perte qu'elle a subie. Nous, nous d'Afrique, nous, anciens d'Italie, nous avons perdu le « CHEF » et nous pleurons l'AMI.

ADIEU, MON GENERAL.

Dr André LABORDE,
Ancien Président de la Fédération Nationale
et de l'Association d'Oranie
des Anciens Combattants
du Corps Expéditionnaire Français d'Italie.

*
**

En réponse à des questions qui nous ont été posées, nous dirons seulement que les Amitiés Oraniennes et l'Echo de l'Oranie étaient représentés aux obsèques du Maréchal en la personne de leur Président.